Entre territoires des uns et territoires des autres, l'espace du sens

Between one group's territory and another, the area of meaning

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3133>

DOI : 10.4000/praxematique.3133

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1991

Pagination : 143-153

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « Entre territoires des uns et territoires des autres, l'espace du sens », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 17 | 1991, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3133> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3133>

Paul SIBLOT
PRAXILING
Montpellier III

ENTRE TERRITOIRES DES UNS ET TERRITOIRES DES AUTRES, L'ESPACE DU SENS

« L'Angoulême noble cria contre l'introduction d'un giaour dans la casbah, car le salon de Madame de Bargenton était le cénacle d'une société pure de tout alliage. »

Balzac, *Les Illusions perdues*

Les remarques qui suivent correspondent à l'état présent, momentané, d'une réflexion qui s'élabore dans la conjonction de domaines de recherche habituellement distincts : celui de la sémantique lexicale d'une part et celui de l'analyse de discours de l'autre. Schisme à nos yeux préjudiciable et imputable aux effets prégnants dans le champ des études linguistiques de la dichotomie saussurienne entre langue et parole. Or l'introduction de la notion de prototype dans les analyses sémantiques, non seulement apporte un nouvel argument en faveur du dépassement de cette césure artificieuse, mais pose qu'une compréhension linguistique du prototype n'est possible qu'à cette condition. Tel est du moins le point de vue que nous entendons justifier en montrant comment la problématique de la production de sens est susceptible d'enrichir une telle compréhension.

A cette intention première s'ajoutera celle de pointer les raisons qui constituent les représentations du Même et de l'Autre induites par les situations de conflits culturels ou interethniques en domaine privilégié de l'étude des constructions prototypiques.

1 . Les termes et le corpus sur lequel portent nos investigations s'inscrivent dans un contexte historique précis. Selon l'avis maintenant consensuel des lexicographes, le mot « casbah » est entré dans le lexique français en même temps que les troupes françaises de l'Armée d'Afrique dans la ville d'Alger. Si l'orthographe apparaît un temps hésitante (on trouve simultanément « casauba » sous la plume de Balzac, « casbat », « kasba » ou « kasbah » ailleurs, puis, de manière à peu près stable à partir de 1836, la graphie actuelle), la datation ne fait pas de doute. Et les attestations parfois mentionnées de 1813 sont signalées comme erronées par le *Trésor de la Langue Française* (IV, 1977) qui spécifie : « Le mot s'est définitivement implanté lors de la conquête d'Algérie ». La conjoncture de la politique intérieure française qui motiva l'expédition militaire d'abord (JULIEN, p. 20-58), puis l'intense exploitation de la prise d'Alger par les propagandistes de Charles X expliquent la rapide diffusion de l'emprunt.

L'intérêt pour notre propos de ces données historiques et linguistiques tient à ce qu'elles offrent la possibilité d'une étude des représentations sous lesquelles une réalité, étrangère aux connaissances alors inscrites en langue française, a été discursivement et lexicalement prise en charge. Phénomène ordinaire des contacts de langues et de cultures où la découverte de nouveaux *realia* s'accompagne de néologie ; constat classique et manifeste qui enregistre l'aboutissement au plan lexical d'un processus sur lequel les lexicographes ne nous informent que médiocrement . En effet, ce qui sous cette nouvelle dénomination se joue, c'est la perception de données du réel reçues comme inconnues, puis leur compréhension sanctionnée par une catégorisation linguistique. Mais cette assignation du sens s'avère bien plus complexe que les articles des dictionnaires ne nous le donnent à lire.

2 . Nous présenterons une brève illustration du caractère limité des informations ainsi fournies lorsqu'on se place dans la perspective d'une saisie de la production du sens. Quelques exemples pris dans des éditions successives du *Larousse* et dans la dernière parue du *Robert* y suffiront :

CASBAH : a) (Mot arabe). Citadelle et palais d'un souverain dans les états barbaresques : la Casbah d'Alger. On écrit aussi Kasbah. (une gravure a pour légende « Entrée de la casbah d'Alger ») *Nouveau Larousse illustré*, 1906.

b) (Mot arabe). Palais, principal édifice d'une ville. Dans l'Afrique du Nord, citadelle et palais d'un souverain, et, aussi, parties hautes et fortifiées d'une ville : la casbah d'Alger, la casbah de Tanger (on écrit aussi Kasbah et Kaçaba). *Larousse du XXe siècle*, 1931.

c) (ar. maghrébin : gasba, forteresse) 1845, Bescherelle (début du XIXe siècle, écrit casauba, casbat).

- 1 – Vx. Citadelle et palais d'un souverain dans les pays arabes.
- 2 – Partie haute et fortifiée d'une ville en Afrique de Nord. « Tanger avec ses murs d'une neigeuse blancheur, sa haute casbah crénelée » (Loti).
- 3 – Dans les grandes villes d'Algérie, avant l'indépendance, et notamment à Alger, quartier musulman délimité par des quartiers européens. *Grand Larousse de la Langue Française*, 1971.

d) 1830 date de la prise d'Alger, casauba 1813 (Morin). arabe maghrébin qasbah, ar. classique, quasabah, forteresse.

- 1 – Citadelle d'un souverain dans les pays arabes. Par ext. Partie haute et fortifiée d'une ville arabe, la casbah de Tanger. Quartier musulman dans une ville d'Afrique du Nord, la Casbah d'Alger : le quartier arabe qui s'étend autour de la casbah.
« C'est pendant les soirs de ramadam qu'il faut visiter la Casbah. Sous cette dénomination de Casbah, qui signifie citadelle, on a fini par désigner la ville arabe toute entière » Maupassant, *Au Soleil*, Province d'Alger.
- 2 – Maison, logement . Syn. Crèche, gourbi, piaule, taule, turne. *Le Robert*, 1985.

L'échantillon autorise plusieurs observations. La première tient à la prépondérance de la citation de la « casbah d'Alger » ; cette récurrence consacre la prototypicalité du cas si l'on accepte la compréhension qui fait du prototype « le meilleur exemplaire » auquel le terme peut référer. Nous en avons confirmation dans l'antonomase signalée par la majuscule qui, pour Alger seulement, promeut le nom commun au statut de nom propre et en fait une désignation individuelle.

La seconde observation découle de la définition, exacte mais réductrice, uniformément donnée du mot arabe emprunté. L'extension métonymique, signalée par Maupassant dans l'usage français semble-t-il, a été opérée dès le Xe siècle en arabe. Très tôt *al-Kasaba* (1) a désigné par delà le « château fortifié », le lieu d'un pouvoir urbain ou régional, un centre administratif, finalement « une fonction et non (plus) une situation précise » (A. MIQUEL). Son emploi dans le vocabulaire des défenses militaires, exploitant les potentialités signifiantes du verbe *Kasaba* (couper, retrancher), a référé à d'autres types de retranchements que la citadelle : bastions, fortins frontaliers, fortifications d'une ville, ville fortifiée toute entière. Puis, lorsque l'accroissement urbain s'est déployé hors de l'enceinte, *al-kasaba* a désigné la vieille ville par opposition à la *madina*. Ce n'est donc qu'un programme de sens parmi d'autres possibles que retiennent les lexicographes français. Il correspond à l'usage prévalent au moment de la prise d'Alger ainsi que l'atteste la rédaction de la *Convention entre le Général en chef de l'armée française et son Altesse le Dey d'Alger*. Deux occurrences de *casbah* apparaissent dans la première et la dernière phrase du document :

« Le fort de la kasba, tous les autres forts qui dépendent d'Alger et le port de cette ville, seront remis aux troupes françaises ce matin, à dix heures (heure française).
 /.../ L'échange de cette convention sera fait avant dix heures, ce matin, et les troupes françaises entreranno aussitôt après dans la Kasba, et successivement dans tous les forts de cette ville et de la marine. »

On peut supposer que, dans ce texte signé « Au camp devant Alger, le 5 juillet 1830 » par le comte de Bourmont, et portant le sceau de Hussein Pacha, la transcription de « *Kasba* » ne laissait place à aucune ambiguïté : il s'agissait sans conteste de la résidence du dey comme le confirme dans le texte l'opposition « *Kasba* » vs « ville ». Mais on voit mal une expansion coloniale reculer devant une extension de sens ; en fait, toute la ville fut immédiatement occupée. Ces circonstances, dans lesquelles « le sens de l'histoire » fixe la métonymie dans l'emprunt français, pourraient sembler anecdotiques. Elles sont au

contraire fondamentales. Non parce qu'une expression telle que « l'entrée des troupes françaises dans la casbah » est dès lors ambiguë (elle l'était en arabe et la gravure du Larousse de 1906, sous-titrée « Entrée de la casbah d'Alger », montre un portail donnant accès à la citadelle du dey qui était également une des portes de la ville), mais parce qu'elles attestent que ces données tenues pour « extra-linguistiques » constituent la détermination la plus directe du linguistique.

La postérité du terme le confirme lorsque, sous la période coloniale, la casbah est transformée en quartier réservé. Le terme alors passe à l'argot pour désigner par restrictions métonymiques successives une maison close puis les chambres dans lesquelles se tenaient les filles. Parler de « connotation péjorative » serait un artefact en retombée d'une dénotation fictivement neutre et objective. C'est un programme de sens tel que « lieu mal famé, de désordre et de débauche » implicite par ces conditions historiques concrètes que Giono actualise lorsqu'il fait s'exprimer ainsi une Provençale : « Quand la Bioque était entrée au Château, elle avait fait rondement son affaire de toutes ces choses. "Qu'est-ce que c'est que cette casbah avait-elle dit ?" »... (*L'eau vive*, 1943, p. 222). L'analyse du corpus de textes montre comment le programme de sens « maison de guingois, baraque mal fichue » fréquent en français populaire a de même été implicite. A *contrario*, constatons que lorsque l'admission de *al-kasaba* croisé avec *al-ksar* se fait par le détour de l'espagnol, où une histoire différente l'a chargé de valorisations positives, cela donne un nom propre désignant un empyrée auquel n'accèdent, sous les feux de la rampe, que les stars : l'*Alcazar*.

Dans la problématique de la production du sens, une information sur la signification du terme emprunté dans sa langue d'origine n'est donc pertinente qu'à la triple condition :

a) de repérer parmi l'ensemble des programmes de sens implicites dans le terme source, celui ou ceux qui ont transité sous l'emprunt, et dans la mesure où l'appréhension du réel a été informée par des praxis qui ne sont pas celles de la culture dans laquelle est insérée la langue cible, cela impose l'examen des pratiques à travers lesquelles une connaissance du réel a été produite et catégorisée dans la culture et la langue d'origine.

b) d'étudier les modifications qui ont pu affecter ce ou ces programmes lors de leur transfert d'une langue à l'autre, ce qui implique l'analyse des conditions effectives qui ont présidé à l'emprunt et celles des réalisations discursives ultérieures.

c) d'étudier également les modifications qui résultent de l'insertion du terme emprunté dans le système de la langue empruntante ; c'est l'objet de notre troisième observation.

3 . En effet, si le passage de *casbah* de l'arabe au français entraîne une première altération par la sélection de deux programmes (« citadelle du souverain » et « ville ») parmi l'ensemble de ses potentialités signifiantes, le terme se trouve aussi modifié d'autre façon. Nous savons qu'en vertu des règles régissant le système de la langue, il tire sa « valeur linguistique » de la place qu'il occupe et du réseau de relations qu'il entretient dans le paradigme lexical en arabe. Et, même si certains des termes de ce paradigme ont également été empruntés, — et ne l'ont été qu'en subissant déjà un déplacement de leur champ sémantique —, l'ensemble du paradigme et de ses valeurs n'a pas été transporté. Ainsi l'opposition *al-Kasaba* vs *madina* signalée en arabe comme celle de « vieille ville » vs « extension hors les murs » n'a plus de pertinence en français. C'est par un semblable passage de frontière (*mouton* vs *sheep* / *mutton*) que Saussure avait illustré sa théorie de la valeur ; et sa démonstration demeure valide. Il y a donc inévitablement, par effet structurel, modification du sémantisme de *casbah* lors de l'emprunt.

Or, si continuant à nous tenir dans le cadre d'une problématique structurale nous tentons de reconnaître la nouvelle valeur que *casbah* a pu acquérir par son insertion dans des paradigmes français susceptibles de l'accueillir, nous nous heurtons à une même difficulté, aussi bien pour le vocabulaire de l'habitat que pour celui de l'architecture militaire. Notre sentiment linguistique nous fait percevoir *casbah*, à l'inverse d'*alcool* ou d'*algèbre* par exemple, comme intrus ou mal intégré dans :

a) *casemate* - *bastion* - *fort* - *fortin* - *fortification* - *forteresse* - *citadelle* - *casbah* - *château-fort* - *ville-forte*...

b) *hameau* - *village* - *bourg* - *faubourg* - *banlieue* - *quartier* - *casbah* - *cité* - *ville*...

Et même quand un dictionnaire analogique (Le Robert) mentionne *casbah* aux articles *citadelle* et *ville*, une irréductible distinction demeure perceptible, dont la nature apparaît dès lors qu'on oppose à ces paradigmes un troisième où l'insertion de terme est perçue comme normale :

c) *gourbi – mehta – bled – ksar / ksour – casbah – médina*. Ces termes ont un « air de famille » que légitiment leur commune origine et leur qualité d'emprunts. Car précisément, si ces mots ont été empruntés à l'arabe, c'est que des réalités, des praxis étrangères à l'espace culturel français avaient été rencontrées qui exigeaient de nouvelles catégorisations linguistiques. Fondement déjà vu de la néologie, auquel il convient cependant d'ajouter que l'extranéité motivant l'emprunt, dès lors qu'elle reste perçue comme telle, constitue par elle-même un programme de sens supplémentaire. Ici dénominateur commun de la série d'emprunts, parfois principal programme actualisé en discours et toujours composante de la signifiante : **espace même du sens**.

Ce type de composante du sens est habituellement renvoyé au rang second de « connotation » ou d'« effet de sens » en discours ; nous le tenons au contraire pour un élément central de la signifiante de *casbah* en français. Motif premier de l'emprunt, l'altérité du référent se maintient comme altérité du signe lui conférant ainsi la possibilité de dénommer une situation hors norme : marginalité de la maison close ou anomalie d'une construction biscornue. La distance perçue intuitivement dans le paradigme lexical peut être plus sûrement reconnue dans la production de sens des actualisations de *casbah* en discours. Nous le ferons ailleurs de façon systématique sur corpus et nous nous bornerons ici à deux brèves illustrations.

La première, reprise de la citation déjà donnée de Giono, livre une occurrence de *casbah* où la production de sens réalise la double mise à distance résultant d'une différence sociale et d'un jugement dépréciatif sur le « Château ». Ce faisant, la Bioque ne « connote » pas, elle actualise une potentialité signifiante du praxème. Le second exemple sera pris dans la phrase de Balzac citée en exergue :

« L'Angoulême noble cria contre l'introduction d'un giaour dans la casbah, car le salon de Madame de Bargeton était le cénacle d'une société pure de tout alliage ».

La phrase, plus riche en ce qu'elle multiplie les indices et exploite de deux façons la mise à distance, est construite sur une opposition (« cria contre ») que nous gloserons rapidement de la façon suivante :

VS

introduction... dans : mouvement de pénétration de l'extérieur vers l'intérieur, faire entrer dans

casbah (le salon)

cénacle : réunion d'un nombre limité de personnes, cercle, club fermé

giaour : infidèle, étranger

société pure de tout alliage : milieu social clos, sans élément allogène

noble : de sang noble, endogame

La désignation métaphorique du salon de Madame de Bargeton par *casbah* repose sur une analogie qui fait correspondre le retranchement de l'aristocratie angoumoise dans ses cercles à la claustration d'un souverain arabe dans sa citadelle. Ce que renchérit la redondance des termes exprimant la clôture, qui apparaît toujours comme une des plus fortes corrélations de *casbah* en discours. A ce niveau, la distance différentielle inhérente à l'altérité n'est qu'un facteur de renforcement à la description du clivage social.

Mais l'effet stylistique réside dans la dénomination du sanctuaire par un nom étranger. Plus qu'une antinomie, le narrateur réalise une mésalliance plus scandaleuse que celle dénoncée par ses personnages, car en 1842 le praxème a implicite l'idéologie coloniale sur l'altérité. Et la co-occurrence du terme rare de *giaour* atteste la qualification ironique de l'ostracisme aristocratique comme « tribalisme primaire ». Ici, Balzac exploite l'écart lié à l'altérité pour une mise à distance critique.

Cette permanence d'une altérité de *casbah*, repérée au plan lexical comme à celui de ses actualisations discursives, indique que le terme ne désigne pas simplement un lieu, forteresse ou ville fortifiée, mais un **territoire**. Autrement dit un espace délimité, investi et approprié — ici par un Autre — reconnu et identifié comme tel. De fait : l'objet même de la conquête ; ce qui ne peut pas ne pas déterminer le regard que le conquérant porte sur lui et les formes sous lesquelles il le catégorise. Ce territoire n'est perçu que depuis un autre territoire, ici, celui intériorisé des références à partir desquelles et à travers lesquelles les nouveaux venus découvrent une réalité neuve et procèdent à l'emprunt linguistique pour la désigner. Mais *casbah* lui-même appartient à un autre univers et demeure un élément de cet autre territoire linguistique, dans la mesure où la société qui procède à l'emprunt ne fait pas siennes les pratiques urbaines, architecturales, de relations sociales... que le praxème a implicite dans sa culture d'origine. La part d'irréductible altérité que le terme conserve de la sorte lui confère une « différentielle signifiante », un écart, un espace sur lequel joue la signifiante.

4. Quelques enseignements de ces remarques préliminaires à une analyse sur corpus, nous paraissent autoriser un bilan provisoire :

a) Le repérage des prototypes est le plus souvent effectué en linguistique par une investigation introspective confortée d'un report aux définitions lexicographiques. L'exemple proposé montre que ces dernières informations ne comprennent pas certains facteurs indispensables à l'intelligence des processus par lesquels un prototype s'élabore. Pour avoir quelque chance d'y parvenir, la recherche linguistique doit se déplacer du domaine de la langue à celui de la parole, et passer de la lecture des définitions à l'analyse contextuelle des sens réalisés en discours par les dénominations. Ce en quoi nous retrouvons un principe fondateur de la problématique praxématique.

b) Parce que l'exemple étudié est celui d'un emprunt, d'un « cas frontière », il échappe aux objections formulées à l'adresse d'E. Rosh dont les travaux sur le prototype se voulaient dans le cadre d'une pensée « universelle » alors qu'ils s'avèrent fortement

ethnocentrés (DUBOIS, 1991, p. 16). Et il ne peut, au plan d'une étude linguistique des prototypes, en être autrement. Aussi les situations de contacts de langue et de culture, qui reposent sur des confrontations de praxis et de structurations linguistiques différenciées, offrent l'occasion d'études contrastives de prototypes apparaissant comme des élaborations historisées, culturalisées et déterminées par des praxis manipulatives et sociales. Tant que l'approche des prototypes s'en est tenue à des objets canoniques décontextualisés tels « la tasse » ou « l'oiseau » (Cf. KLEIBER 1990), l'illusion d'un point de vue « universel » pouvait prévaloir, car les comportements et les représentations à leur égard ont de fortes chances de dépasser les frontières culturelles. Mais dès lors que l'analyse prend en charge des objets idéologisés, c'en est terminé de ce que BOURDIEU dénommait ironiquement le « communisme linguistique ». Les catégorisations du réel dans la ou les langues, deviennent l'enjeu même des conflits sociaux ou ethniques, des clivages selon l'âge, le sexe ; l'enjeu d'un pouvoir par les mots sur le monde. Aussi ne pouvons-nous qu'être d'accord avec le point de vue qui tient les sujets pour d'« actifs constructivistes » de leurs prototypes (DUBOIS, 1991 b), mais nous ajouterons ici « sujet collectif ». Et c'est par là que la nécessaire analyse de la parole rejoindra celle de la langue. Il faut pour cela placer l'analyse de discours au niveau de celle des formations discursives.

c) La notion d'aire linguistique établie en termes d'extension géographique et d'isoglosses postule un espace physique neutre. Cependant le champ qu'une langue couvre, avec objets et activités qui s'y trouvent, n'est pas simple étendue mais domaine approprié : territoire. Et les confrontations entre langues ne sont pas seulement retombées d'affrontements aux plans social, politique, culturel ou ethnique, mais directement conflits territoriaux. Reflets des autres formes de territorialisations, les langues en sont également l'un des premiers instruments. De sorte que la mise en mots des choses est toujours prise de pouvoir sur celles-ci pour les intégrer à un territoire. Aussi les antagonismes des uns et des autres ne peuvent-ils qu'être reconduits dans l'espace du sens et les tentations d'assujettissement de la signifiante.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DUBOIS D., a. Les catégories sémantiques « naturelles » : prototypes et typicalité, in D. DUBOIS *Sémantique et cognition*, Editions du CNRS, 1991.
- b. Catégorisation et cognition : « 10 ans après », une évaluation des concepts de Rosch. id., 1991.
- JULIEN Ch. A., *Histoire de l'Algérie contemporaine, Conquête et colonisation*, PUF, 1964.
- KLEIBER G., *Sémantique du prototype*, PUF, 1990.
- SIBLOT P., Une linguistique qui n'a plus peur du réel, *Cahiers de praxématique* n° 15, 1990.